



Histoire & mesure

XXIII - 2 | 2008
Art et mesure

La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900

The Place of Foreign Literature in the French Literary Field around 1900

Blaise Wilfert-Portal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3613>

DOI : 10.4000/histoiremesure.3613

ISSN : 1957-7745

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2008

Pagination : 69-101

ISBN : 978-2-7132-2194-1

ISSN : 0982-1783

Référence électronique

Blaise Wilfert-Portal, « La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900 », *Histoire & mesure* [En ligne], XXIII - 2 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3613> ; DOI : 10.4000/histoiremesure.3613

Blaise Wilfert-Portal*

La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900

Résumé. À partir des débats qui apparurent au moment de l'importation en France des romans de Sienkiewicz, autour de 1900, et qui virent une partie majoritaire de la critique parisienne tenter un tir de barrage contre « l'invasion » de la littérature étrangère dont le romancier polonais aurait été la pointe avancée, cet article s'efforce de produire une évaluation bibliométrique de cette « invasion » et de contribuer à expliquer, à partir des outils propres à l'histoire quantitative appliquée à l'histoire culturelle, les conditions de naissance et de montée en puissance du « nationalisme » parmi les écrivains français. Procédant tout d'abord à un comptage d'ensemble de l'importation littéraire, qui permet de montrer que l'importation n'était en fait que marginale par rapport à la production nationale, en nombre de titres, cette étude permet pourtant de mesurer, en se fondant sur une statistique des auteurs étrangers les plus réédités, combien l'importation littéraire avait, à défaut d'être une invasion quantitative, changé de nature entre 1890 et 1900, et contribué à déstabiliser les hiérarchies intellectuelles nationales.

Abstract. The Place of Foreign Literature in the French Literary Field around 1900. The importation of Sienkiewicz' novels into France aroused much discussion around 1900, and most Parisian critics set up a blockade against the "invasion" of foreign literature as epitomized by the work of the Polish writer. This paper endeavours to produce a bibliometric evaluation of this "invasion". Using the tools of quantitative history applied to cultural history, it aims to contribute an explanation of why and how "nationalism" came about and gained ground amongst French writers. It first determines the number of books imported, thus showing that importation was actually only marginal compared to national production. Nevertheless, based on statistics on the most reprinted foreign writers, this study helps to assess how literary importation, while it was no invasion in terms of number, had changed in nature between 1890 and 1900, and how this had partly destabilized national intellectual hierarchies.

* École normale supérieure. 48, boulevard Jourdan, 75 014 – Paris . E-mail : Blaise.Wilfert@ens.fr

« *Nous sommes réellement envahis, et de tous les côtés à la fois...* »

L'impressionnant succès de Sienkiewicz, et tout spécialement de son *Quo Vadis* ?, traduit en 1900, fut l'occasion de l'une des polémiques littéraires les plus vives de la Belle Époque, dans une période où pourtant ces mobilisations autour de faits de plume ne manquaient pas chez les lettrés français¹. Des émigrés polonais, notamment Wladimir Kozakiewicz, alors secrétaire du comte de Chambrun, l'un des fondateurs du Musée social, s'efforcèrent de faire connaître le livre à Paris. C'est grâce aux frères Natanson, les directeurs de la *Revue blanche*, que l'opération put être lancée, le soutien de la revue et de son comptoir d'édition permettant de contourner, suivant des chemins *a priori* inattendus pour un *best seller*, l'indifférence des grandes maisons parisiennes. Le succès fut foudroyant : dès 1902, le livre avait atteint son 400^e tirage de 500 exemplaires, dépassant donc très vite les 200 000 ventes, en un feu de paille particulièrement étonnant pour les contemporains.

L'effet rétrospectivement le plus frappant de ce succès fut la montée au créneau d'un grand nombre de critiques et chroniqueurs parisiens. Des articles sur Sienkiewicz firent la première page des journaux, dans *Le Temps*, *Le Journal*, *L'Écho de Paris*, *Le Journal des débats*, *Le Gaulois*, mobilisant les signatures de figures de la mondanité littéraire comme Jules Claretie, Jean Lorrain, Henry Fouquier, Maurice Muret, François de Nion, Robert de Flers, Gaston Deschamps et Ferdinand Brunetière, ainsi que des polémistes plus politiques de premier plan comme Henry Rochefort et Édouard Drumont. En décembre 1901, Henry Bordeaux, dans *Le Correspondant*, dénonça la vogue dont Sienkiewicz était l'objet. Elle concernait désormais ses autres œuvres, pour lesquelles journaux, revues et éditeurs se battaient :

« Nous sommes réellement envahis, et de tous les côtés à la fois. Si nous n'y prenons pas garde, ils n'y aura bientôt plus de littérature française... Tout le monde ne peut naître étranger ».²

Il n'était pas le seul à tenir cette ligne : c'était aussi, parmi de nombreux autres, celle de Jean-Ernest Charles³, critique attitré du *Temps*, qui voyait dans ce succès le déclin de l'esprit littéraire national, ou encore celle de Jean Rameau, chroniqueur du *Gaulois*, qui synthétisait ainsi dix années

1. Sur la réception de *Quo vadis* ? en France, voir l'ouvrage de M. Kosko, 1960.

2. BORDEAUX, H., 1901, p. 1161.

3. « L'invalidité stupéfiante de notre esprit littéraire a facilité ces envahissements successifs, et s'est aggravée par eux... C'est par l'étranger de l'année que nous jugerons maintenant du degré d'abaissement intellectuel et d'abaissement moral où nous voilà descendus ». CHARLES, J. E., 1902, p. 29.

de polémiques sur l'importation des littératures étrangères, depuis les débats sur *Maison de Poupées* d'Ibsen, en 1889 :

« Il n'y a plus moyen de le nier, ils tombent, les fleurons de la couronne, depuis que l'amour des étrangers à noms sternulateurs nous tourne la tête... Demandez aux bourgeois de France quel fut leur roman préféré cette année, ils vous répondront *Quo Vadis* ?. Demandez aux lettrés quel fut le titre qui les régala par dessus tous les autres, ils vous répondront *Résurrection* de Tolstoï... On a estimé à plus d'un million la somme que fait perdre annuellement à la France la vogue des Sienkiewicz, des Fogazzaro, des Kipling, des Ibsen... Encore quelques pas dans ce sens, et nous ne dominerons plus le monde que par nos fourneaux. C'est peu quand on l'a dominé par l'épée et par la plume ».⁴

L'importation de Sienkiewicz fut l'occasion de cristalliser un ensemble de protestations contre des auteurs étrangers et leurs œuvres – même s'ils n'avaient pas tous, et de loin, connu le succès populaire de *Quo Vadis* ? – qui n'avaient jusque-là été formulées par les critiques et les commentateurs que de manière ponctuelle et isolée, et principalement d'ailleurs autour de l'importation étrangère au théâtre, le domaine dans lequel la vie littéraire française était la plus fermée⁵. Cette position protectionniste avait en effet été jusque-là tenue en lisière, puisqu'une partie de la grande presse littéraire et politique (la *Revue de Paris*, la *Revue des deux mondes*, le *Temps*) avait pratiqué dans ses pages l'importation de la littérature étrangère, notamment parce qu'elle démontrait sa capacité à saisir l'innovation et la modernité. Ce fut particulièrement le cas lors de la traduction des romanciers italiens autour de 1895⁶. Mais en 1900 les grands quotidiens parisiens, tous ceux qui participaient à la production de la croyance en matière littéraire et intellectuelle dans le public lettré, se rangèrent sous une bannière résolument protectionniste, xénophobe et pessimiste. Ce basculement, commencé en 1895 autour du théâtre scandinave, marqua une inflexion décisive pour la vie intellectuelle française. À partir de 1900, et pour des raisons qui ne sont pas réductibles, et de loin, aux effets de la polarisation entre dreyfusards et antidreyfusards, le champ littéraire français fut structuré par l'opposition discursive entre un nationalisme protectionniste et pessimiste, qui s'imposa comme l'idiome dominant, et un libre-échangeisme esthétique et intellectuel, parfois poussé jusqu'à l'antinationalisme, qui avait été la posture d'une large part du modernisme symboliste et anarchiste, mais n'occupa plus, assez rapidement, qu'une position dominée.

4. RAMEAU, J., 1901.

5. Sur l'importation littéraire en France à la fin du XIX^e siècle et son articulation avec les transformations du champ littéraire et du champ intellectuel, je renvoie à ma thèse (WILFERT-PORTAL, B., 2003), notamment la première partie, « L'épreuve de l'étranger ».

6. Sur ce point, voir B. WILFERT-PORTAL & T. LOUÉ, 2006.

L'un des arguments clés des protectionnistes littéraires, comme pour ce qui touchait au commerce des biens agricoles et industriels ou au marché du travail à la même époque, était que l'importation littéraire tendait à saturer le marché national et à priver les auteurs français, pourtant meilleurs, de leur lectorat et d'une juste rétribution. L'allusion au « million de francs de pertes » qu'aurait occasionné la traduction de Fogazzaro, d'Ibsen et de Kipling, outre qu'elle est fantaisiste⁷, est typique d'une posture visant à associer étroitement équilibres économiques nationaux, équilibres d'une profession nationalisée et position de la France dans la concurrence culturelle internationale. Mais au fond, qu'en était-il vraiment ? La traduction de littérature étrangère envahissait-elle les étals des libraires, interdisait-elle aux écrivains français de France de vendre leurs livres, et d'armer ainsi « l'esprit national » dans la compétition mondiale ?

Voilà des décennies qu'on écrit sur le nationalisme littéraire et culturel à l'œuvre en France autour de 1900, mais, à l'exception d'une étude, pionnière mais limitée dans ses dépouillements⁸, on n'a pas tenté de mesurer précisément la part de l'importation littéraire dans le champ littéraire français. Les « nationalistes » eux-mêmes, Maurras en tête, expliquaient à qui voulait l'entendre que l'enjeu réel des conflits qui traversaient la vie intellectuelle française n'opposait pas la France et l'Allemagne, ou les républicains et les monarchistes, mais les tenants de la disparition des frontières nationales et ceux qui les défendaient encore. Dans ce cadre, une évaluation de la place de la littérature étrangère traduite en France, entre 1885 et 1914, qui permettrait de mesurer le niveau de concurrence éditoriale qu'elles imposaient effectivement aux auteurs français, peut être un élément précieux de contextualisation de ces conflits et de ces controverses fondatrices pour le « nationalisme » français. Restituer les conditions éditoriales de la présence de l'étranger dans le champ intellectuel français autour de 1900 constitue un point de départ solide pour comprendre la naissance du « nationalisme » des écrivains, qui domina une large part du débat public au cours du premier tiers du xx^e siècle. Cela permet, a minima, d'éviter de s'en tenir à une accumulation de citations non contrôlées, comme trop de travaux d'histoire culturelle⁹.

7. Il n'existait aucune méthode pour évaluer l'ensemble des sommes versées aux auteurs étrangers au titre de leurs droits sur les œuvres traduites en France. À moins que l'auteur n'ait pensé qu'il s'agissait d'importation pure et simple de *livres étrangers*, mouvement que la balance commerciale pouvait enregistrer, mais ce n'était tout simplement pas le cas. De plus, ces droits étaient inexistant dans le cas de Sienkiewicz : l'absence de convention bilatérale entre la France et la Russie sur la propriété intellectuelle permit probablement aux éditeurs français de ne lui acquitter aucun droit.

8. CHARLE, C., 1994.

9. Sans même parler de la tradition de l'histoire des idées, toujours centrale dans

1. Sur quelques difficultés de la quantification littéraire

L'application des méthodes de l'histoire quantitative, fondées notamment sur la mesure des livres, à l'histoire intellectuelle et artistique a été l'une des formes de l'histoire des Annales les plus contestées par le moment historiographique dit de la Nouvelle histoire¹⁰, et plus encore par celui du « tournant critique ». Depuis lors, il paraît acquis, en histoire intellectuelle, que mesurer des livres ne rime pas à grand chose, qu'il est bon qu'il soit d'abord, ou seulement, question de textes, ou bien que si l'on fait l'histoire du livre, celle-ci doit faire une part décisive aux usages différenciés, aux lectures variées, aux inscriptions sociales complexes des objets-livres et donc de leurs contenus textuels, ce qui implique le plus souvent des analyses monographiques ou des corpus restreints, cohérents et finement découpés. Ni les *cultural studies*, monographiques et « qualitatives », dans la mesure où elles se fondent le plus souvent sur une lecture empathique ou contextualisée de corpus de textes restreints, ni l'histoire culturelle contemporaine, le plus souvent institutionnelle, ne proposent de comptages des objets inséparablement matériels et symboliques qu'elles évoquent, ni ne font *a fortiori* de propositions sur l'utilisation historiographique de ces séries.

Mais une partie essentielle de la méfiance vis-à-vis de l'histoire quantitative appliquée à l'histoire de l'activité littéraire vient en réalité de la manière dont elle pose habituellement ses questions, plus que du recours à la quantification en soi. L'illusion scientifique et le risque de simplisme qui accompagnent souvent le recours aux séries chiffrées et aux statistiques ne sont pas inhérents aux méthodes quantitatives elles-mêmes, mais ils sont liés aux horizons de recherche que se donnent parfois ceux qui les mobilisent : l'ambition de leurs perspectives, fondée d'ailleurs dans une large mesure sur des imprécisions terminologiques et conceptuelles, dépasse très souvent, et de loin, ce que les sources peuvent réellement permettre d'établir.

L'étude publiée dans cette revue elle-même, en 2002, par Emmanuel Le Roy Ladurie, Annette Smedley-Weill et André Zysberg¹¹, étude qui se donnait pour objectif d'établir quelle fut la réception des langues et des cultures étrangères en France, depuis 1529 et jusqu'à nos jours, à partir d'une statistique générale des ouvrages en langue étrangère apparaissant au catalogue de la Bibliothèque nationale, est typique de ces difficultés. Mesurant entre

l'histoire des cultures politiques, certains des travaux qui se réclament d'une histoire sociale et anthropologique de la vie intellectuelle butent sur des limites par méfiance vis-à-vis de l'histoire quantitative.

10. Voir par exemple D. MILO, 1987.

11. LE ROY LADURIE, E., SMEDLEY-WEILL, A. & ZYSBERG, A., 2002.

des dates particulières, mais sur cinq siècles, des « flux de notices » qui correspondent à des entrées de livres en langue étrangère dans les collections de la Bibliothèque royale puis nationale, les auteurs ont voulu éclairer « la question des influences culturelles qui s'exercent en France d'une époque à l'autre ». La disponibilité exceptionnelle de la source, accessible en format numérisé sur une très longue période, incite naturellement à ce traitement massif, mais en même temps exclusif en termes de source. Le nombre des livres étrangers, dans telle ou telle langue, est ainsi pris comme marqueur de la présence culturelle étrangère en France et rapporté à une chronologie politique et culturelle très simple, la chronologie politique servant parfois à expliquer la courbe des livres reçus, la courbe des livres servant parfois à définir le climat culturel de la période. Peut-on réellement, sans médiation, faire de la politique d'acquisition de la Bibliothèque nationale un marqueur de l'influence des cultures étrangères en France, quand elle dépendait de choix faits par des bibliothécaires, de la disponibilité des ouvrages, de l'importance de la production dans les langues sources, et encore de la situation relative de chacune des langues dans le système de consécration des différentes disciplines universitaires, mais aussi des différentes littératures ? Lorsqu'on navigue entre une logique macroscopique, celle du « goût national » pour telle ou telle « culture », et une logique microscopique, celle des choix du petit collectif des acquéreurs de la Bibliothèque, le risque est grand de s'en tenir à l'explication politique immédiate, si la chronologie semble le permettre, ou à l'explication par l'aberration statistique, produite par une source très dépendante de configurations très localisées.

D'une manière générale, il est difficile de parcourir, dans une analyse historique, le chemin qui sépare une recherche empirique fondée sur des sources évaluables, mesurables et objectivables dans le domaine de la production et de la réception des biens symboliques, et un horizon problématique comme la question de la « réception de l'étranger », ou de la présence dans un espace national donné de telle ou telle « culture étrangère ». Faut-il de ce fait renoncer à toute forme d'enquête quantitative et revenir aux études de cas telles que les pratiquent la traductologie ou les *cultural studies*, quand on travaille sur les circulations culturelles à l'époque contemporaine et leurs relations avec la nationalisation des sociétés européennes au cours du XIX^e et du XX^e siècles ? Gageons qu'en réalité, la difficulté tient plus à la manière de poser les questions, à l'usage des termes et au choix des concepts qu'au recours à la méthode quantitative. Si l'on renonce aux hypostases que sont la « culture nationale » et l'« altérité » culturelle et aux boîtes noires que constituent les notions d'influence ou de relations culturelles, et qu'on essaie de s'en tenir à des séries documentaires plus restreintes, précisément localisées dans le temps notamment, on peut

tenter par exemple de comprendre quelle place a été faite aux œuvres littéraires identifiées comme étrangères, à cause de leur langue d'origine et de la nationalité de leurs auteurs, dans le champ littéraire français, au moment précisément où celui-ci se trouvait soumis à de fortes pressions externes le poussant dans le sens de la nationalisation – notamment par l'organisation d'une science de la littérature nationale, à l'université, et son prolongement pédagogique et civique dans l'enseignement primaire et secondaire – et où s'imposait en son sein une groupe d'auteurs de premier plan se réclamant du « nationalisme ».

2. Un lieu d'observation précis : la traduction

C'est ce que je veux tenter ici avec la mesure de la traduction littéraire en France entre 1890 et 1914. Que mesure-t-on, qu'évalue-t-on, quand on dénombre les traductions littéraires d'ouvrages en langue étrangère parues en français entre deux dates données ? Naturellement, les circulations d'énoncés, de textes, de livres et d'auteurs étrangers dans un espace national donné, à la fin du XIX^e siècle, pouvaient fort bien précéder les *traductions publiées* des œuvres étrangères. C'est une évidence lorsqu'on s'intéresse par exemple aux circulations culturelles en histoire, en philosophie, dans les sciences humaines ou dans les sciences de la nature. Dans les univers sociaux qui articulent ces pratiques discursives savantes, la référence à un texte étranger peut produire des effets d'autorité sans recours à une traduction, au moins dans un premier temps, pour différentes raisons. D'abord parce que les acteurs engagés dans ces circulations et ces pratiques étaient peu nombreux, d'un niveau de formation scolaire et intellectuelle élevé, ce qui incluait souvent l'accès à une langue étrangère majeure ; ensuite parce que dans ces circulations, dans la citation d'un article, d'un livre, d'une thèse, d'une phrase d'un auteur étranger, il s'agissait essentiellement de mobiliser un contenu informatif, un dispositif conceptuel, une contribution méthodologique, toutes choses qui impliquaient certes un effort de transposition linguistique, mais un effort minimal, qui pouvait fort bien se contenter de références et d'extraits et procédait d'abord par des résumés, partiels ou d'ensemble. Nul besoin pour cela de publier une version intégrale traduite de l'œuvre concernée.

La traduction publiée d'une œuvre pouvait intervenir, mais souvent tardivement, en réalité : à partir du moment où un nom d'auteur, l'une de ses thèses, tel chapitre de son œuvre, tel livre parmi ses publications, en étaient arrivés à organiser autour d'eux une part du débat intellectuel local, il devenait inévitable de le traduire, le besoin de se référer à une source commune fiable et incontestable s'imposant à tous comme une des procé-

dures incontournables de régulation du jeu intellectuel. Le cas de la philosophie est exemplaire, qui voit la référence allemande, initialement fondée sur des lectures en langue étrangère, s'imposer aussi comme un corpus de langue française installé au centre même du débat et de la profession en gestation. L'une des modalités essentielles de la domestication, mais aussi de l'instrumentalisation d'un corpus étranger est donc la traduction, l'établissement d'une version en langue nationale revêtue d'autorité, ce qui n'exclut pas, naturellement, la référence permanente ou ponctuelle aux versions en langue étrangère. Mais cette traduction témoignait de l'aboutissement d'un processus d'importation et de recomposition partielle de la communauté savante autour du texte et de ses enjeux : sa conquête de légitimité s'était faite pour l'essentiel d'abord sous sa forme étrangère, ou sous la forme de morceaux traduits mais dispersés¹².

Au contraire, à cette époque au moins, l'importation littéraire prend presque toujours *d'abord* la forme d'une traduction publiée, fût-elle partielle et fautive, pour au moins deux raisons. D'une part, parce que les œuvres littéraires dont les acteurs de la chaîne du livre espèrent le succès ont *a priori* un marché potentiel incomparable à celui des livres savants. À la fin du XIX^e siècle, comme de nos jours d'ailleurs, on attendait d'un roman qu'il touche plusieurs milliers de lecteurs, et rien n'empêchait un éditeur de viser pour les œuvres qu'il publiait un succès de plusieurs dizaines de mille, quand les deux cent mille exemplaires de *La Débâcle*, de Zola, avaient été écoulés quelques semaines après la sortie de l'ouvrage en 1892. Cela excluait toute circulation en langue étrangère, à une époque où moins de Français encore que de nos jours étaient en mesure de lire des livres écrits dans une autre langue que le français, *a fortiori* sans nécessité professionnelle urgente. D'autre part, et c'est crucial, parce que l'autorité du texte littéraire n'existe pas sans la manifestation de sa lettre. On ne peut résumer l'œuvre littéraire à son contenu informatif, théorique ou même dramatique : sa légitimité, l'intérêt qu'elle présente pour les lecteurs dépendent très largement de sa manière, de sa particularité langagière et de ses choix de mise en forme. La nécessité de la transcription dans la langue de l'importateur et des lecteurs s'impose de ce fait très rapidement.

C'est pourquoi une histoire des transferts littéraires et une étude de leur contribution aux transformations de la vie intellectuelle française a intérêt

12. Voir dans ce domaine les travaux de Michel Espagne, notamment M. ESPAGNE & M. WERNER, 1987, en particulier les passages sur la constitution de l'hégélianisme d'usage français autour de Victor Cousin, p. 976-979, et ceux qui portent sur la traduction tardive de Kant et de Hegel par Barni, Vera & Tissot, qui n'advint réellement qu'à partir de 1835 ; et M. ESPAGNE, 2004. Voir aussi L. PINTO, 1995, 2002.

à se concentrer sur les conditions dans lesquelles les textes étrangers accédaient à un statut de plein droit dans le champ intellectuel national, celui de la traduction publiée. C'est précisément dans cette opération de traduction – l'opération de passage d'un système linguistique à un autre dans la perspective d'une publication, en prenant en compte l'ensemble du processus qui mène à cette publication et à la réception de cette publication – que le traducteur faisait le geste pratiquement très significatif, pour lui et pour l'ensemble des acteurs du champ littéraire, de faire advenir d'une manière ou d'une autre une nouvelle œuvre en langue nationale, susceptible donc d'intégrer un capital de textes et de références, mais à partir de la position excentrée d'une signature d'étranger. La traduction publiée d'une œuvre étrangère mobilisait, et elle mobilise toujours de nos jours, les instances de production et de régulation de l'espace culturel qui la reçoit – les éditeurs, les rédactions des revues qui souvent ont publié le texte en livraisons, les critiques qui construisent la réputation et la valeur, parfois les associations professionnelles et les juristes, lorsque se posent des questions de droits d'auteur, et évidemment les lecteurs. Elle peut contribuer à transformer la carrière d'un homme de lettres, dont le nom se trouve associé à celui qui est traduit, et elle contribue ainsi à réaménager les hiérarchies symboliques et matérielles, en même temps qu'elle fait travailler la langue dans laquelle l'espace intellectuel s'exprime, et qui constitue son capital spécifique.

Mesurer la part prise par la traduction d'œuvres étrangères dans le champ littéraire français des années 1890-1914, c'est peut-être se donner les moyens de contextualiser vraiment, par exemple, les déclarations d'Henry Bordeaux citées en introduction, mais aussi, plus largement, toute une partie du débat qui se noue alors sur l'importance et la légitimité de l'ouverture du marché du livre français aux littératures étrangères, sur l'importabilité des littératures étrangères, sur le danger qu'elles faisaient courir à « l'esprit national » ou aux écrivains nationaux, injustement concurrencés, disait-on alors, par la pléthore des romans russes, italiens, polonais ou scandinaves. Et de prendre position, d'un point de vue modeste et particulier mais avec quelque fiabilité, par rapport à tant de récits, de nature autobiographique ou historiographique, d'époque ou rétrospectifs, qui font de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle une période de cosmopolitisme heureux, de décérébration mondialiste ou de première mondialisation inaboutie¹³.

13. Qu'il s'agisse, par exemple, d'œuvres de contemporains comme *Le Monde d'hier* de Stefan Zweig, d'études historiques comme le tableau de la vie intellectuelle française des années 1880-1914 présenté par C. PROCHASSON, 1991, ou d'essais d'économie politique à succès comme celui de S. BERGER, 2004.

3. L'invasion imaginaire

Un état des lieux de la statistique de la traduction au XIX^e siècle

Compter¹⁴ les traductions publiées en France entre 1890 et 1914, quelle que soit leur langue d'origine : l'idée est simple mais sa mise en œuvre est complexe. À ma connaissance, aucun recensement systématique de ce type n'a été entrepris jusqu'ici, et on ne dispose que de décomptes partiels pour les périodes précédentes. Franco Moretti, dans son *Atlas du roman européen*¹⁵, propose une série d'éléments statistiques sommaires pour évaluer l'ouverture à l'étranger de la vie littéraire anglaise et française entre 1750 et 1850. Ces deux pays centraux du point de vue de la production de fiction romanesque connurent selon lui non seulement un taux d'intraduction faible, surtout par rapport aux pays de l'Est et du Sud de l'Europe, mais encore un mouvement remarquable de fermeture à la littérature étrangère en traduction au cours de la première moitié du siècle. Une étude comparée des catalogues des cabinets de lecture français et des *circulating libraries* anglaises lui offre un premier éclairage : ils montrent un véritable effondrement de la littérature étrangère, dès 1830 en Grande-Bretagne, à partir du début des années 1840 en France, la part des romans traduits atteignant alors une proportion inférieure à 10 % de la production nationale dans les deux cas, quand le début du siècle les voyait culminer à près de 40 %¹⁶. Le dépouillement « à la louche » des bibliographies nationales, effectué pour les années 1816 et 1850, lui permet notamment de montrer que la part des romans étrangers dans l'ensemble des romans recensés en France passe entre ces dates de 27 à 20 % de l'ensemble, chiffres qui confirment, quoique de façon moins tranchée, l'évolution repérable dans les cabinets de lecture. Dans l'ensemble, pour Franco Moretti, la vie littéraire s'était nationalisée, dans les deux grands foyers de la littérature moderne.

Une étude réalisée à l'époque des faits semble confirmer une part de ces évaluations. Charles Louandre indiquait ainsi dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1847, que la moyenne des traductions s'établissait, pour les années 1830, à 28 % pour le roman, 13 % pour la poésie et 10 % pour le théâtre¹⁷. Ces taux signifiaient, selon Louandre, que la vie littéraire s'était totalement ouverte à l'étranger, contrairement à ce qu'on aurait pu observer

14. Je n'aurais pu venir à bout de ces comptages sans l'aide précieuse de Laetitia Portal, ma femme. Qu'elle en soit mille fois remerciée.

15. MORETTI, F., 2000a.

16. *Ibid.*, p. 168-175.

17. LOUANDE, C., 1847.

au début du siècle : « on a proclamé le libre échange », écrivait-il donc¹⁸, jugeant que tous les grands auteurs européens de quelque valeur se trouvaient naturalisés, c'est-à-dire à la fois traduits et acceptés. Il citait pour cela les grands auteurs italiens, Dante, Vico, Manzoni et Pellico, dont le récit de captivité (*Mes Prisons*, 1839) était alors traduit et réédité régulièrement.

Si les taux cités par Charles Louandre sont supérieurs à ceux qu'évoque Franco Moretti, c'est peut-être parce que l'auteur de la *Revue des Deux Mondes* se fondait sur des séries portant exclusivement sur les années 1830, au moment où la part de la littérature étrangère dans la publication de romans devait se trouver, selon les estimations de Moretti, à un niveau proche d'un quart de l'ensemble de la production nationale – un moment aussi connu, pour la France du moins, pour la forte importation de romans anglais¹⁹. Les taux évoqués par Louandre, si on exclut le roman, largement dominé par une seule littérature, l'anglaise, étaient déjà fort bas pour la poésie et le théâtre, pourtant bien représentés dans les mouvements romantiques allemand et italien. Mais surtout, le contemporain de Musset et celui de Paul Auster sont en désaccord sur le sens global de l'évolution qui était en cours : l'historien conclut, à partir des données quantitatives qu'il a construites, à la fermeture croissante de la vie littéraire nationale, quand le commentateur contemporain jugeait que l'internationalisation de la vie littéraire française était une cause entendue.

J'aurais pu essayer, pour constituer des séries équivalentes concernant la fin du siècle, de procéder par l'addition de listes partielles existantes, établies par des enquêtes érudites et souvent plus fiables, dans le détail, que celles de Moretti, du fait des moyens dont disposaient les auteurs ou du caractère monographique de leur recherche. Les bibliographies de Madeleine Horn Monval, de Liselotte Bihl et Karl Epting ou de Wladimir Boutchik²⁰ semblent à première vue permettre, au prix de quelques extrapolations, des calculs approchés d'un grand intérêt. Mais un simple regard posé sur la liste des titres de la *Bibliographie de la France* ou du *Catalogue général de la librairie française* montre que les résultats en auraient été totalement biaisés : les livres en anglais, par exemple, qui n'ont fait l'objet d'aucun comptage de ce type, constituaient souvent beaucoup plus de 50 % des traductions réalisées en France. Il fallait prendre en compte ce rôle central mais mal connu pour percevoir les vrais équilibres de l'importation littéraire en France vue par la traduction. Seules des listes systématiques pouvaient

18. *Ibid.*, p. 674.

19. LAMBERT, J., D'HULST, L. & VAN BRAGT, K., 1985, p. 157.

20. HORN MONVAL, M. 1960-1967 ; EPTING, K. & BIHL, L., 1987 ; BOUTCHIK, V., 1935.

donner une image approchée de la place tenue par la traduction de textes littéraires étrangers dans la librairie française.

Il paraissait donc souhaitable d'aborder la question en se fondant sur un comptage systématique à partir des grands outils bibliographiques. Une première évaluation de ce type avait été tentée par Claire Girou de Buzareingues, dans un chapitre intitulé « La traduction en France » du recueil de Robert Escarpit, Julien Cain et Henri-Jean Martin, *Le livre français*²¹. Elle se livrait à des considérations d'ensemble sur la vogue du roman russe et la flambée d'intérêt pour Sienkiewicz en 1900, avant de donner des chiffres épars sur le premier tiers du xx^e siècle. Elle fondait ces statistiques sur le dépouillement de la rubrique « littérature étrangère » de la *Bibliographie de la France*, devenue en 1912 « œuvres d'auteurs étrangers traduites en français ». Elle évoquait notamment une moyenne de 150 titres étrangers traduits par an et elle les répartissait entre les domaines linguistiques principaux, notant la domination sans partage des œuvres traduites de l'anglais et de l'américain, à hauteur de 40 % de l'ensemble.

Les leçons fragiles de la Bibliographie de la France

Il est compréhensible que Claire Girou de Buzareingues ait recouru à cette source pour ses comptages : c'est la seule qui présente une liste prétendant au recensement exhaustif des traductions parues en France, liste distinguée comme telle de l'ensemble de la production imprimée. Mais les problèmes qu'elle pose sont multiples. Y figurent aussi bien des livres en langues étrangères, parfois très nombreux²², que des ouvrages traduits, et il n'est pas sûr que l'auteure ait nettement séparé ces deux catégories dans ses comptages, puisque procéder à cette séparation implique un dépouillement titre à titre et l'application de critères de tri, fussent-ils sommaires, ce qu'elle n'évoque à aucun moment. En moyenne, les traductions effectives ne représentent que deux tiers environ des titres mentionnés, d'après mes propres dépouillements. Le résultat pourrait donc en être crucialement modifié. Les listes qui figurent dans cette source sont par ailleurs sommaires et singulièrement hétéroclites. N'y figure pas, à de rares exceptions près, la mention de l'éditeur ; les indications de réédition sont très rares, celles de traducteur sont aléatoires, et aucun prix n'est indiqué²³.

21. ESCARPIT, R., CAIN, J. & MARTIN, H.-J., 1972.

22. Il s'agit notamment de toute la production en langue castillane des éditeurs français, depuis Garnier frères jusqu'à la maison Ollendorff, qui s'engagea dans cette forme de commerce international du livre. Voir sur ce point J.-F. BOTREL, 1997.

23. Chaque entrée dans ces listes pointe en réalité vers des numéros de notices situées elles-mêmes dans les livraisons bimensuelles du *Journal de la librairie française*, et dont le

Se trouvent donc mis sur le même plan des ouvrages scolaires ou parascolaires, des ouvrages bon ou très bon marché, des rééditions d'ouvrages traduits depuis fort longtemps, des traductions récentes ou anciennes, scolaires ou poétiques, de littérature antique, des romans et recueils de poésie contemporains, des livrets d'opéra, des pièces de théâtre et, comme aucune pagination n'est indiquée, aussi bien de minuscules plaquettes que des ouvrages au volume important.

Mais il y a plus gênant encore. Dans *Mesure(s) du livre*, en 1992, Isabelle de Conihout, qui évoquait les conditions dans lesquelles les bibliomètres pouvaient travailler à partir des outils laissés par le XIX^e siècle²⁴, indiquait que la qualité des listes fournies par la *Bibliographie* était médiocre. Créé en 1811, le *Journal de la librairie* était une publication officielle, liée au contrôle policier, alimentée par les déclarations faites à la police et par le dépôt légal. Mais des comparaisons faites sur des dépouillements exhaustifs ponctuels entre les résultats du *Catalogue annuel de la librairie*, fondé par Reinwald en 1856, notamment pour suppléer les insuffisances de la *Bibliographie de la France*, et les listes fournies par cette dernière, montrent qu'elle laissait passer au moins 25 % des titres effectivement publiés dans les années 1860. La *Bibliographie de la France* ne constituait « qu'un tri, aux critères obscurs, dans le dépôt légal »²⁵. Par ailleurs, la *Bibliographie* recensait aussi, sans les différencier du reste de l'édition, des publications de fascicules ou des éditions extrêmement locales, ajoutant donc à ses lacunes sur les monographies une nette surreprésentation de documents très secondaires pour l'histoire de l'édition. Enfin, dépendre du dépôt légal avait une conséquence fâcheuse : la qualité de l'information était liée à l'attention apportée à la police de la librairie par les autorités. À partir de la libéralisation complète de la vie intellectuelle et artistique dans les années 1880, cette attention décru drastiquement, et la qualité de l'enregistrement éditorial par la *Bibliographie* d'alors est ainsi réputée nettement inférieure à ce qu'elle était dans la période antérieure. Il est difficile d'évaluer l'ampleur de la réduction : le taux de correction donné rétrospectivement pour les années 1860 par les comparaisons qu'ont pu effectuer les bibliomètres peut ne pas correspondre au travail fait par les collecteurs dans les années 1890²⁶.

regroupement thématique simplifié dans le dernier cahier de la version reliée constitue en quelque sorte l'index. Aller retrouver chacune des notices pour y récupérer les éléments d'informations bibliographiques représenterait une quantité de travail insurmontable.

24. DE CONIHOUT, I. 1992. Voir aussi sa synthèse (DE CONIHOUT, I., 1986).

25. SECKEL, R. J., 1992, p. 54.

26. Isabelle de Conihout attribue ainsi au déclin du dépôt légal la tendance globale à la baisse de 0,5 % par an du nombre de titres enregistré par les sources fondées sur lui entre 1890

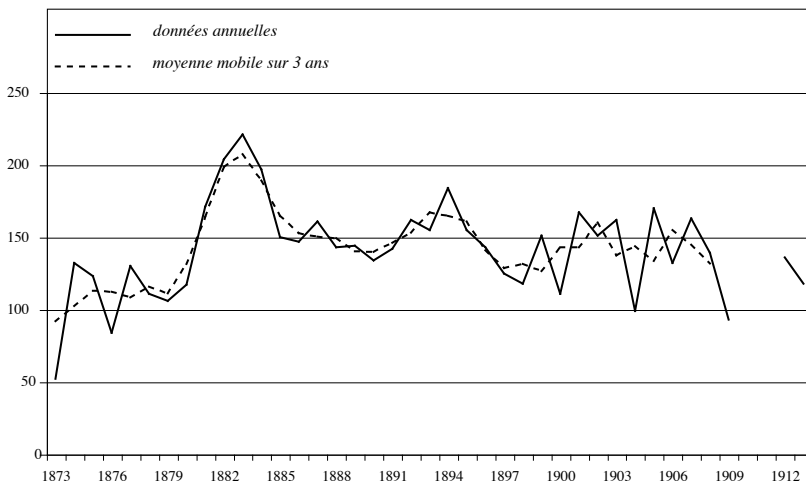
Il faut donc être conscient de ces limites lorsqu'on utilise les listes de la bibliographie de la France, et procéder à un tri assez fin des occurrences qu'elle présente. Lors des comptages auxquels j'ai procédé, j'ai décidé de ne pas tenir compte des traductions de littérature ancienne (grecque, romaine, hébraïque ou arabe), que leur statut d'œuvres antiques et pré-nationales excluait la plupart du temps des débats sur le national et l'étranger à la fin du XIX^e siècle ; j'ai aussi exclu les livres en langue étrangère, même s'ils étaient publiés par un éditeur français. J'ai rapidement été confronté au problème plus épineux du flot de retirages, rééditions et republications que la *Bibliographie* citait, en n'indiquant pas toujours s'il s'agissait de rééditions, de retirages ou de premières publications. Il était totalement illusoire d'imaginer qu'il me serait possible de ne compter que les premières publications ; cela aurait exigé des vérifications bibliographiques infinies. Je me suis donc résolu à compter en bloc toutes les mentions d'œuvres littéraires non antiques traduites en français. D'ailleurs, du point de vue d'une histoire éditoriale et d'une étude sur l'impact de la littérature étrangère en traduction dans le champ littéraire, retenir comme équivalents les retirages et les premières publications avait un avantage, qui était de mesurer le nombre de *livres* publiés plus que le nombre de *titres* parus, même si l'on ne peut directement déduire des niveaux de tirages en nombre d'exemplaire de ces mentions d'éditions et de retirages. En comptant ces occurrences, on peut saisir quelque chose du niveau d'activité autour de la littérature étrangère traduite, ce qui nous rapproche de la physionomie réelle des étals de libraires, qui ne présentaient pas, loin s'en faut, que des livres en première exclusivité.

La première liste date de 1873 ; c'est cette année-là en effet qu'apparut pour la première fois une rubrique spécifique « littérature étrangère », les traductions n'étant pas intégrées aux belles lettres en général. À cette date, la rubrique faisait apparaître 52 traductions, mais un rapide regard sur les listes françaises de la même année montre que nombre de romans étrangers traduits y figuraient encore. Les modalités de tri n'étaient donc pas encore au point. La preuve en est que l'année suivante, en 1874, on pouvait compter 132 titres traduits, 123 en 1875, et à nouveau seulement 84 en 1876. Ces brusques sautes invitent d'une manière générale à pondérer les chiffres annuels par le calcul d'une moyenne mobile sur trois ans, le décompte de l'année concernée étant pondéré par celui de l'année précédente et celui de l'année suivante, ce qui peut permettre aussi d'amoindrir les effets des retards à l'enregistrement et les effets consécutifs de rattrapage.

et 1925, alors que le *Catalogue général de la librairie française* enregistrait pour la même période une croissance forte du nombre de titres publiés.

Autre difficulté, les années 1900 présentent un grand nombre de lacunes, le recensement des littératures étrangères et traduites disparaissant tout simplement des tables systématiques. Il a fallu trouver des données ailleurs pour ces années manquantes : c'est le *Journal de la librairie française*, que publiait chaque quinzaine le Cercle de la librairie et dont la *Bibliographie de la France* était l'émanation, qui les a fournies de manière ponctuelle. Le *Journal de la librairie française* évoquait par exemple, le 10 février 1906, des chiffres donnés par le ministère de l'Intérieur qui permettent de compléter le tableau d'une époque pour laquelle les autres données sont lacunaires. Compte tenu de ces difficultés, le Graphique 1 donne la série qu'il est possible d'établir à partir des rubriques « traduction » de la *Bibliographie de la France*.

Graphique 1. Nombre des traductions d'œuvres littéraires étrangères en français en 1873 et 1913

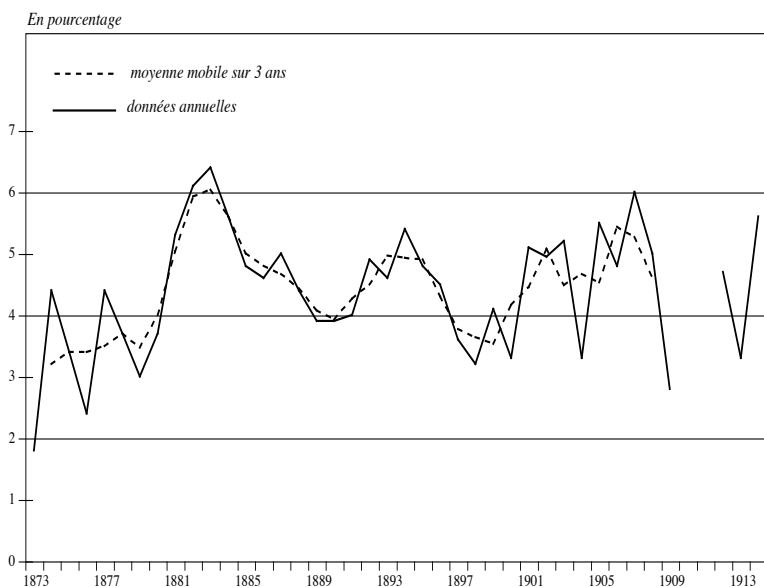


Source : Rubrique annuelle « Traduction » de la *Bibliographie de la France* ; *Journal de la librairie française*, 15 octobre 1903, 15 décembre 1904, 10 février 1906, 15 octobre 1907, 15 octobre 1909, 15 décembre 1910.

Il faut d'emblée tenter de redresser les biais que peut présenter cette série, et notamment celui que constitue la baisse globale de la production imprimée recensée par la *Bibliographie* : on peut supposer en effet que les données dont on dispose pour la traduction subissaient une distorsion comparable à celle de la production imprimée en général. Le moyen de corriger ce défaut est de calculer approximativement la part tenue par les traductions

dans l'ensemble de la production imprimée dans le domaine des belles lettres ; on sait que ce domaine comptait à peu près pour un quart de la production totale²⁷ entre 1885 et 1930, et les nombres totaux de titres recensés par la *Bibliographie de la France* sont bien connus par ailleurs. Un calcul simple permet donc d'évaluer la part tenue par la littérature traduite dans l'ensemble de la production imprimée des belles lettres (Graphique 2).

Graphique 2. *Part des traductions d'œuvres littéraires étrangères dans l'ensemble des belles lettres selon la Bibliographie de la France*



Source : rubrique « traduction » de la *Bibliographie de la France*, 1873-1914 ; *Journal de la librairie française*, 15 octobre 1903, 15 décembre 1904, 10 février 1906, 15 octobre 1907, 15 octobre 1909, 15 décembre 1910 ; données sur la proportion des titres relevant des belles lettres dans l'ensemble de la production imprimée dans I. de Conihout, 1992 ; données sur le mouvement global de la production imprimée selon la *Bibliographie de la France* dans I. de Conihout, 1986.

Si l'on suit les données que permet d'établir la *Bibliographie de la France*, la proportion de livres traduits des littératures étrangères dans l'ensemble de la littérature nationale était donc très faible, encore plus que celle des littératures étrangères dans les cabinets de lecture français et an-

27. DE CONIHOUT, I., 1986, p. 84.

glais calculée par Franco Moretti pour le deuxième tiers du XIX^e siècle. On se trouve de ce point de vue, en 1900, dans le prolongement du processus de nationalisation du lectorat qu'évoquait le comparatiste : à partir des 10 % atteints autour de 1850, le processus de resserrement national de la lecture littéraire s'était poursuivi jusqu'à atteindre un taux très élevé de couverture du marché national par les nationaux. On en était ainsi en France, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, au niveau d'intraduction que connaissent de nos jours les deux pays riches et développés les plus fermés aux littératures étrangères, mais aussi les plus exportateurs de littérature – et donc les plus hégémoniques et centraux, dans les termes de l'économie-monde wallersteinienne : la Grande-Bretagne et les États-Unis²⁸.

Cette extrême fermeture, cette quasi-autarcie littéraire n'empêche pas d'évoquer les deux modestes pics des années 1880-1885 et 1892-1896, dont les effets ont pu paraître notables aux observateurs du temps – surtout pour le deuxième, au moment de la crise de la librairie. Mais la situation des années 1900, retrouvant les niveaux relativement élevés des deux petits sommets précédents, ne peut expliquer l'émotion qui entoura le succès de *Quo Vadis* ? et ne justifie pas qu'on l'évoque en termes d'invasion. D'une manière générale, les listes de la *Bibliographie de la France* ne permettent pas de lier l'intensité des débats portant sur l'importation littéraire autour de 1900 à une poussée décisive de la proportion de livres traduits sur le marché national de la littérature. La situation, telle qu'on la perçoit rétrospectivement, relève plutôt du splendide isolement national.

La *Bibliographie de la France* présente donc l'intérêt majeur de constituer une série à peu près complète et presque immédiatement disponible sur les œuvres littéraires traduites en France au XIX^e siècle, mais ses biais et imprécisions font peser un doute sur sa fiabilité : ils rendent nécessaires de la croiser avec d'autres sources pour essayer d'établir une bibliométrie globale de la traduction littéraire publiée en France entre 1880 et 1914. C'est pourquoi j'ai décidé de dépouiller de manière systématique une autre source généraliste, de bien meilleure réputation chez les bibliomètres mais d'un usage plus difficile, le *Catalogue général de la librairie française* d'Otto Lorenz.

28. SAPIRO, G., 2008, notamment le chapitre 1, « La traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux », p. 25-44.

Le Catalogue général de la Librairie française.

Des résultats convergents

Le *Catalogue général de la librairie française*²⁹ fut créé en 1858 par Charles Reinwald, à destination des libraires, qui ne se satisfaisaient plus des renseignements donnés par la *Bibliographie de la France*. Il insistait notamment sur la qualité de ses tables méthodiques, alors qu'elles avaient disparu de la *Bibliographie*. Dès 1866, ce catalogue cessa d'être annuel et passa sous la direction d'Otto Lorenz³⁰. Composé à partir d'autres sources, essentiellement celles des libraires et des éditeurs, il est réputé refléter d'une manière beaucoup plus satisfaisante que la *Bibliographie* l'ensemble des livres disponibles dans les librairies françaises à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, dans la mesure où il rejetait les publications à compte d'auteur, les tirés à part et l'édition de province très localisée, tout en recensant beaucoup mieux les publications typiques du cœur de la production éditoriale. Mais le *Catalogue général* ne comprend aucune entrée « littérature étrangère » ou « traduction » dans ses *Tables systématiques*, qui constituent la deuxième section, thématique, de chacune des tranches chronologiques recensées. Il faut donc, si l'on veut en extraire des données sur les ouvrages issus de traductions, procéder à un dépouillement, ligne à ligne, des rubriques « romans », « poésie » et « théâtre ».

Ce travail de fourmi présente toutes les difficultés habituelles du dépouillement minutieux : erreurs de saisie, erreurs de comptage, sauts de page, informations lacunaires dans la source elle-même, etc. Mais ces difficultés sont compensées par la qualité de l'information : les mentions de traduction, souvent accompagnées d'un nom de traducteur non abrégé³¹, sont largement majoritaires par rapport au nombre effectif de traductions. De plus, comme le *Catalogue général* présente la particularité d'offrir deux formes de classement pour chaque tranche chronologique – un volume classé par nom d'auteur et un volume organisé en rubriques thématiques –, les vérifications en cas de doute sont possibles, même si elles restent fastidieuses : il est donc assez difficile de laisser passer la littérature traduite en la prenant pour de la littérature française, même dans les cas où la mention de traduction a été omise. Contrairement à la *Bibliographie de la France*, où le risque permanent était celui du double ou triple compte, à cause des multiples rééditions et retirages mentionnés, le risque pour le *Catalogue* est donc plutôt celui de la sous-évaluation.

29. LORENZ, O., 1867-1945.

30. SECKEL, R. J., 1992, p. 42.

31. Ce qui est décisif pour une histoire des traducteurs, que j'ai tentée ailleurs (WILFERT-PORTAL, B., 2007a).

Ce dépouillement ligne à ligne est précieux pour prendre la mesure du biais qu'imposent à l'histoire de l'activité littéraire les canonisations rétrospectives dont l'histoire littéraire et la littérature comparée sont coutumières. C'est pourquoi j'ai d'abord procédé au dépouillement complet du *Catalogue général* sur la période 1886-1915, pour les rubriques poésie, roman et théâtre. Du point de vue des données quantitatives, un dépouillement par sondage aurait été suffisant : lorsque j'ai contrôlé le décompte d'ensemble par des comptages fondés sur des sondages réguliers sur les mêmes rubriques « roman », « poésie » et « théâtre », en recensant les traductions toutes les cinq pages, en calculant la proportion des traductions pour chacune de ces pages et en multipliant le résultat par le nombre de pages de la rubrique, je suis arrivé aux mêmes chiffres, à très peu de différences près. Mais le dépouillement général a eu rétrospectivement son utilité : dans le cadre d'une recherche qui visait aussi à établir une liste aussi exhaustive que possible des auteurs traduits en français, pour pouvoir ensuite procéder à une analyse par langue ou par aire culturelle, c'était une manière de restituer assez fidèlement ce qui pouvait se trouver sur les tables des libraires, même quand les auteurs avaient disparu de la mémoire littéraire, et de ne pas s'en tenir à la question de savoir dans quelle proportion et à quel moment Henry James ou Léon Tolstoi avaient été traduits.

Pour la présentation des résultats, le découpage du *Lorenz* me conduit à donner des nombres moyens de traductions par an, obtenues en divisant le nombre de traductions recensées dans chaque volume par le nombre d'années qu'il couvre (Tableau 1).

Tableau 1. *Nombre moyen annuel de traductions dans le Catalogue général de la librairie française*

1886-1890	53
1891-1899	76
1900-1905	81
1906-1909	78
1910-1912	80
1913-1915	50

Source : LORENZ, O., vol. XI-XXII.

La différence, en chiffres bruts, avec les séries tirées de la *Bibliographie de la France*, est frappante, mais logique : le nombre des traductions doit être rapporté au nombre de notices de chacune des deux bibliographies. Or ce nombre était presque deux fois supérieur dans la *Bibliographie* pour les années 1890, et encore 1,4 fois supérieur pour les années 1910. En appliquant ces modificateurs, on obtient une moyenne annuelle de 106 pour la fin

des années 1880, période pour laquelle la différence avec la *Bibliographie* est importante, puis 152 dans la décennie 1890 – à peu près exactement la moyenne mobile obtenue avec les comptages précédents –, puis environ 150 pour la décennie 1900, chiffre encore une fois très proche, enfin autour de 120 pour les années 1910 et la première moitié des années 1920 – un chiffre cette fois légèrement supérieur. On arrive donc peu ou prou aux mêmes types de proportions : autour de 5 %, au plus, de la production nationale chaque année, avec une augmentation marquée autour de 1890, quoique enregistrée plus tardivement par le *Catalogue général de la librairie française* que par la *Bibliographie de la France*.

Le *Catalogue* permet aussi de faire la différence entre romans, poésie et théâtre. La proportion de poésie et de théâtre dans la traduction de littérature étrangère allait de 5 à 10 % de l'ensemble, soit un cinquième pour ces deux catégories réunies les meilleures années. Le nombre de recueils de poésie et de pièces de théâtre en traduction entre 1885 et 1914 évoluait donc entre 4 et 6 recueils et 4 et 6 pièces par an, soit 1 % à 2 % de la production nationale, quand le roman traduit atteignait jusqu'à 7 ou 8 % de la production nationale. Dans cette perspective, c'était le genre dans lequel l'importation littéraire avait des chances de faire débat. C'est bien ce qui se produisit avec la vogue du roman russe dans les années 1885-1890 mais, à l'époque, cette mode ne suscita pas d'opposition massive : des voix s'élevèrent seulement pour contester l'ampleur de la vague et le bon accueil fait à des troisièmes couteaux³². La coïncidence est encore moins concluante pour la décennie 1890, quand une part décisive du débat sur la place des littératures étrangères s'organisa autour du théâtre scandinave, à partir de *Maison de poupées*, traduit et représenté quelques maigres fois en 1889, jusqu'aux représentations, elles aussi peu nombreuses, du *Canard Sauvage* et de *Hedda Gabler* autour de 1894-1895³³. Dans ce domaine, l'importation était négligeable du point de vue du nombre des traductions – et encore plus du point de vue de la présence sur scène, puisqu'une part des pièces traduites n'était même pas jouée, celles qui l'étaient n'accédant qu'à des scènes marginales, pour un tout petit nombre de représentations.

Autour de 1900, le débat qui se noue à l'occasion de *Quo Vadis ?* est plus nettement lié au roman ; les exemples donnés par les protectionnistes (Kipling, Fogazzaro, Tolstoï) correspondent bien à des romanciers traduits, mais qui rencontrèrent des fortunes variées ; Kipling était en effet bien représenté, mais Fogazzaro beaucoup moins, et son succès resta absolument

32. CHARLE, C., 1994 ; BOUTCHIK, V., 1935.

33. WILFERT-PORTAL, B., 2006.

confidentiel. Comme une des stratégies discursives des protectionnistes fut précisément d'agglomérer les différentes polémiques qui avaient eu lieu depuis plus d'une dizaine d'années, il est assez clair que les petites variations du taux d'intraduction dans le domaine romanesque ne justifiaient pas par elles-mêmes de telles montées au créneau.

Il n'est naturellement pas exclu de recourir à l'explication par la mauvaise foi et la manipulation, de la part de ces protectionnistes de 1900 ou de 1895. Dénoncer une invasion d'ensemble était une bonne arme pour lutter contre le succès d'un auteur qui semblait tout emporter sur son passage, comme celui de *Quo Vadis* ?, notamment s'il paraissait difficile de l'attaquer sur la dimension idéologique de ses livres. Le retournement d'opinion de nombre de critiques littéraires face au roman russe, à partir de 1894-1895, fut formulé dans le sillage de la campagne contre la « nordomanie » et selon une logique similaire : passent encore Dostoïevski et Tolstoï, que dix ans d'importation massive ont installés au panthéon des grandes figures littéraires, et qui ne peuvent à l'époque guère être attaqués sur le fond, mais Kouprine, Garchine, Gorki bientôt, voilà qui est trop, c'est de la xénomanie sans objet, quand la vie littéraire fournit tant d'auteurs français dont le nom n'a pas le bonheur de se terminer par un -ski ou un -ov et qui pour cela ne sont pas lus. Et puisque ces petits maîtres ne doivent leur gloire qu'à leurs devanciers et à l'absurde tropisme exotique des lecteurs français, ce sont les maîtres eux-mêmes que l'on pourrait commencer à critiquer par ce biais, puisqu'il n'est pas exclu que, passé un moment d'égarement, on s'aperçoive enfin qu'ils n'étaient certes pas mauvais, mais pas si neufs que cela, ni si incomparables³⁴.

Mais pour que cette mauvaise foi fût crédible, il fallait à la fois que de solides intérêts fussent en jeu et que le mensonge ne soit pas trop énorme. Cela nous invite à revenir à l'évaluation de la place des littératures traduites dans le champ littéraire français des années 1900, en cherchant des indicateurs complémentaires de la pesée globale déjà effectuée. Pourquoi les tenants du protectionnisme étaient-ils tellement en situation de se faire entendre, alors que les ouvrages traduits ne représentaient qu'une part très modeste des publications françaises ? L'augmentation tendancielle très lente de l'importation littéraire, entre 1885 et 1914, pourrait-elle masquer une transformation de la *nature* des auteurs importés, qui aurait pu déstabiliser le champ littéraire français ?

34. Pour une analyse détaillée de la configuration de cette controverse du « cosmopolitisme littéraire », voir B. WILFERT-PORTAL, 2003 ; pour une comparaison avec la situation en Angleterre, voir B. WILFERT-PORTAL, 2007b.

4. Les *best sellers*.

Un changement de régime de l'importation autour de 1890

Pour répondre à ces questions, il faut tenter une analyse quantitative de l'intraduction qui descende d'un échelon et s'attache à une statistique au moins sommaire des auteurs traduits. Statistique, parce qu'au premier abord, la liste immense de ces auteurs semble défier toute possibilité d'analyse qualitative classique : on se trouve confronté à une telle forme de dispersion objective et de méconnaissance rétrospective de ce qui constituait la basse continue de la vie littéraire³⁵ que multiplier les analyses ponctuelles sur la position de tel ou tel auteur dans le champ littéraire français au moment précis où il était importé ne peut répondre de manière satisfaisante à la question que posaient les contemporains eux-mêmes. Ceux-ci évoquaient certes le succès de Tolstoï ou de Kipling, pour lesquels on ne se sent pas totalement démuné, mais aussi, constamment, l'ensemble de l'importation littéraire, présentée comme un phénomène de masse, irréductible au succès de tel ou tel « grand » auteur.

La basse continue de l'importation littéraire avant 1890.

Des auteurs à succès symboliquement dévalués

Pour évaluer historiquement la nature de l'importation littéraire, et en tirer des conclusions sur ses effets, on pourrait établir une liste d'auteurs rétrospectivement importants pour la mémoire et l'histoire littéraires et extraire les données disponibles sur leur traduction. Ce serait multiplier les biais rétrospectifs et les risques d'erreurs de perspective. Les chemins de la consécration littéraire sont partiellement arbitraires, ils ont eux-mêmes une histoire, dont les canons actuels sont le produit ; ils ne permettent nullement de dire ce qui était important pour les auteurs, les lecteurs et les théoriciens d'une époque passée. Or il existe en fait un biais de source qui peut permettre d'avancer de manière assez intéressante sur cette question. La *Bibliographie de la France*, je l'ai dit, ne faisait que très mal le départ entre première édition et réédition, tirage, nouvelle édition, ce qui fausse les décomptes en termes de titres. En revanche, pour reconstituer la morphologie générale de l'importation littéraire par rapport au marché du livre et au succès de librairie, il est possible que ce biais soit un atout, puisqu'il enregistre une partie du succès éditorial rencontré par l'œuvre, donc aussi par l'auteur.

35. MORETTI, F., 2000b.

Tableau 2. *Nombre d'éditions recensées et nombre d'années pour lesquelles les auteurs apparaissent avec plus de deux traductions*

<i>Auteur</i>	<i>Nombre d'éditions</i>	<i>Nombre d'années</i>
Mayne-Reid	295	25
Cooper	281	23
Dickens	198	25
Scott	188	17
Tolstoi	92	15
Shakespeare	69	12
Goethe	58	9
Edgeworth	44	13
Pellico	36	11
Cummins	34	10
Braddon	30	7
Beecher Stowe	27	5
Poe	26	7
Wiseman	25	8
Marryat	24	5
Herchenbach	23	6
Bulwer Lytton	23	7
Wilkie Collins	22	5
Sidoratzky	19	3
Ouida	16	4
Dostoievski	14	«
Schiller	13	3
Dante	13	5
Hoffman	12	4
Ibsen	12	4
Byron	11	3
Pétrarque	9	3
Tourguenieff	9	3
Andersen	8	2
Boccace	8	1
Gaskell	7	2
Defoe	6	2
Wagner	6	2
Sienkiewicz	4	1
Serao	4	1
Kipling	3	1
Gogol	3	1
Nom manquant	3	1

Note : certains auteurs disparaissent des listes après un certaine date : Gaskell en 1877, Wilkie Collins en 1879, Goethe en 1888, Braddon et Bulwer Lytton en 1889. Au contraire, Kipling n'y apparaît qu'en 1900.

J'ai donc isolé, au cours de mes comptages, les auteurs qui se trouvaient représentés dans la rubrique « traduction » pour plus de deux éditions, quelles qu'elles soient, la même année – un critère fruste mais efficace pour repérer ceux qui étaient l'objet d'un engouement particulier et/ou d'une campagne de traduction orchestrée pour faire masse. On peut additionner ces chiffres sur toute la période pour avoir une idée approchée des auteurs qui étaient édités de la manière la plus massive³⁶. On y retrouve de manière obsédante les mêmes noms : Mary Elisabeth Braddon³⁷, Edward Bulwer Lytton, Fenimore Cooper, Marryat, Walter Scott, Charles Dickens et Mayne-Reid, pour n'en citer que quelques-uns, qui comptèrent pour certains plus de cent mentions par décennie. Le Tableau 2 résume ces résultats sur les auteurs que je nommerai « multiédités », pour la période 1873-1900.

Ce classement fait apparaître un ensemble de quatre auteurs réédités en permanence en France : Mayne-Reid, Walter Scott, Fenimore Cooper et Charles Dickens furent publiés en plus de deux éditions en moyenne 22 années sur les 27 que compte cette première période. Ils représentent à eux seuls 962 éditions sur les 3 700 environ recensées par la Bibliographie de la France, soit 25 % de l'ensemble, alors que les autres auteurs multiédités, au nombre de 34, représentent 710 éditions, soit 19 % de l'ensemble.

Or ces auteurs étaient connus depuis longtemps, et ils n'étaient l'objet d'aucun travail érudit ou de réinterprétation esthétique qui justifiait de nouvelles éditions significatives pour le pôle du champ éditorial caractérisé par son capital symbolique plutôt que par son capital économique – ou même pour la position mixte que représentait le pôle de l'édition et des salons académiques. James Fenimore Cooper, mort en 1851, surnommé le « Walter Scott américain », écrivit l'essentiel de son œuvre dans les années 1820 et 1830 et, proche alors de La Fayette, il fut très tôt bien connu des auteurs et du public français. Apprécié par Balzac et les romantiques, il fut aussi l'objet d'une dévalorisation très nette, qui le réduisit au statut d'un auteur pour enfants au cours de la deuxième moitié du siècle. Walter Scott avait été un best seller européen unique en son genre, dès les années 1830, mais le genre dont il était le parangon, le roman historique national, souffrit d'un

36. Ce n'est naturellement qu'une approximation : beaucoup d'auteurs pouvaient être significativement publiés, mais à un rythme toujours inférieur à trois titres par an. D'après la consultation de la *Bibliographie de la France*, on peut toutefois dire que cette liste des auteurs publiés en masse recouvrait celle des auteurs les plus traduits sur le long terme, surtout pour la petite fraction des premiers qui figuraient dans cette catégorie au moins à cinq reprises.

37. Charles Olivier Carbonell remarquait qu'elle était déjà la plus traduite des auteurs étrangers dans les années 1867-1876 et qu'elle était alors plus régulièrement publiée que la Bible (CARBONELL, C. O., 1976, p. 538).

fort discrédit chez les lettrés et les critiques dès l'avènement du roman réaliste ; il subit d'une manière générale le repli des générations romantiques à partir du milieu du XIX^e siècle. Thomas Mayne-Reid était, comme Dickens, un auteur plus récent, qui témoignait de la vigueur de la littérature d'aventure produite aux États-Unis – fût-ce dans ce cas par un Britannique émigré – et plus précisément des récits du Far West, clairement destinés alors à la jeunesse, comme plus tard ceux de Karl May.

Dickens est bien sûr, rétrospectivement, le plus ambigu des quatre, du point de vue de son public potentiel et surtout de sa position dans la hiérarchie des genres et des consécration. Son succès en France était récent. Il datait de l'achat en 1855 de tous les droits de traduction sur les ouvrages écrits ou à venir du romancier britannique par Louis Hachette, qui en fit le fondement de son catalogue littéraire, puis une des ressources essentielles de sa politique de romans « de chemin de fer »³⁸. Dickens était alors une référence appréciée des lettrés parisiens, comme l'atteste sa présence fréquente dans les revues culturelles. Toutefois, ayant commencé à écrire dans les années 1830 et fixé sa « manière » dans les années 1840, il risquait aussi de se voir de plus en plus dévalué par le roman réaliste ; il se trouvait au premier rang des cibles de l'accusation jamésienne selon laquelle le roman anglais n'avait jamais été écrit pour un autre lectorat que les enfants et les jeunes filles de bonne famille.

Pour les quatre romanciers les plus publiés donc, mais aussi pour les auteurs classiques, il ne s'agissait pas – ou plus – pour l'essentiel, d'une entrée victorieuse dans le monde des lettrés, ni d'une consécration flamboyante par le lectorat cultivé. À l'exception de quelques tentatives dans les théâtres symbolistes des années 1890, Shakespeare n'était pas joué sur les scènes françaises³⁹, et Goethe n'avait guère de place dans l'actualité littéraire, même à l'époque du symbolisme. Le haut niveau de ces chiffres atteste surtout d'une diffusion de plus en plus large, associant des logiques commerciales d'édition de masse et des stratégies d'instruction nationale, qui nourrirent la forte croissance de l'imprimé et du lectorat de la seconde moitié du XIX^e siècle. On vit donc, au cours de cette période, se diffuser et se « populariser » des succès littéraires initialement dotés d'un capital symbolique non négligeable dans la cité lettrée, mais qui pâtirent peu à peu de leur extension sociale et de leur décalage par rapport à la temporalité propre de l'écriture romanesque symboliquement dominante.

38. MOLLIER, J.-Y., 1999.

39. HERMETET, A.-R., 1998.

Si l'on veut tenir compte de cette particularité que constitue, à la fin du XIX^e siècle, le poids extrême de quelques auteurs peu susceptibles de faire débat auprès des lettrés, et qui de fait n'étaient jamais cités comme un danger ou un problème dans les pages de polémiques écrites sur le sujet entre 1880 et 1900, on peut écrêter d'autant les statistiques établies à partir de la *Bibliographie de la France* – soit de 20 % de l'ensemble rien que pour les quatre *best sellers*. Mais il faudrait aller en réalité jusqu'à 35 % si l'on tient compte du second cercle de ces auteurs multiédités, largement comparable au premier pour sa portée symbolique modeste – par exemple Frederick Marryat, Mary Elisabeth Braddon, Harriet Beecher Stowe ou Silvio Pellico, dont les *Prisons* étaient alors un succès paneuropéen depuis près de cinquante ans.

Autour de 1900. Une importation littéraire renouvelée et subversive

Or, si les années 1890 pouvaient être l'objet d'une réévaluation du même type, il semble qu'elle devrait être de moindre proportion : un écrêtage de 25 % paraîtrait plus juste, pour deux raisons. D'abord parce que le règne de la « bande des quatre » devint moins net à partir de la fin des années 1880 : 188 des éditions de Cooper datent d'avant 1890, 142 pour Scott, 168 pour Mayne-Reid ; seules celles de Dickens sont relativement étales sur la période. De même, une part significative des auteurs du deuxième groupe cessa d'être abondamment publiée autour des années 1885-1890 (Mary Elisabeth Braddon, Bulwer Lytton, Sidoratzky), réduisant le nombre des auteurs multiédités à moins de dix par an dans la décennie 1890. Le régime global de la traduction changea en fait assez nettement à partir de 1890 : jusque-là, le petit ensemble d'auteurs multiédités, qui comprenait en moyenne quinze noms, représentait toujours plus de 60 % des titres recensés, parfois jusqu'à 70 %. En 1885, les auteurs de *best sellers* étrangers représentaient 58 % de l'ensemble des titres, 64 % en 1887, 45 % en 1889. Au contraire, à partir de 1892, ils ne dépassèrent jamais 33 % de l'ensemble. La rectification des comptages généraux de traduction peut donc n'être, pour cette période, que de 25 %. Ce calcul a pour effet d'accentuer le pic de traduction du début des années 1890, la moyenne s'établissant alors autour de 120 éditions, alors que le niveau de traduction de la deuxième partie de la décennie 1880 se situe autour de 90 éditions si l'on déduit ces tirages et republications massifs. Autour de 1890 donc, on aurait une augmentation de 30 % en données corrigées, encore accentuée par la baisse tendancielle du nombre de titres publiés due à la crise de la librairie.

Mais l'élément le plus significatif est que l'importation littéraire se transforma alors dans son ensemble : on l'observe même si l'on s'en tient

à la seule statistique des auteurs traduits⁴⁰. On a beaucoup moins, à partir de 1890, une routine reproduisant le succès d'auteurs déjà anciens, diffusés de manière massive pour une part dans les librairies de gare : il y a au contraire afflux de nouveaux noms. Ces auteurs, à la diffusion plus modeste en termes de nombre de rééditions, permirent malgré tout à la part de la traduction dans l'ensemble de la production littéraire française d'atteindre ses premiers sommets relatifs depuis 1860. Ce renouvellement et cette dispersion – en moyenne une centaine d'auteurs à édition unique dans la décennie 1890, contre 60 pour la période précédente – avaient de fortes chances de changer la perception d'ensemble de l'importation littéraire. Cette transformation autorise à considérer les années 1890 comme un moment distinct : soudain apparu dans la vie littéraire nationale un nombre considérable de nouveaux auteurs, inconnus de beaucoup, difficiles donc à classer et à définir d'un point de vue critique, à la place de grands auteurs cantonnés par un succès déjà ancien dans des genres en partie dévalorisés, et au public assez éloigné des préoccupations directes des écrivains parisiens⁴¹.

Les deux listes d'auteurs tirées de la Bibliographie de la France (Tableaux 2 et 3) ont pour caractéristique commune de rejoindre nettement les conclusions des comptages faits sur le Catalogue général sur la très large domination du roman dans l'importation et la quasi-absence du théâtre et de la poésie. Aucun auteur spécifiquement reçu pour son théâtre ou pour sa poésie ne figure parmi les auteurs édités à plus d'une reprise, à l'exception des classiques⁴². Tennyson, le poète lauréat de la reine, est le seul à apparaître comme poète dans cette liste ; et George Bernard Shaw et Björnsterne Björnson, seuls à y figurer pour le théâtre, apparaissent à des niveaux très

40. Elle connut aussi une véritable révolution institutionnelle, qui n'est évidemment pas sans lien avec cette nouvelle génération d'auteurs traduits : c'est alors, entre 1890 et 1910, qu'apparurent les collections spécialisées en littérature étrangère des éditeurs français, les rubriques spécialisées en « littératures étrangères » des grandes revues culturelles, les revues d'avant-garde étroitement liées à la promotion des littératures étrangères, et aussi les nouvelles conditions juridiques faites aux circulations internationales de la littérature, avec la mise en place progressive de la Convention de Berne sur la propriété intellectuelle internationale. WILFERT-PORTAL, B., 2003.

41. Mais pas de leurs préoccupations indirectes, au sens où les auteurs et les observateurs parisiens de la vie littéraire pouvaient être sensibles aux lectures de la jeunesse et aux éventuels débouchés que ces marchés pouvaient offrir. Il faut noter toutefois, d'une manière générale que, contrairement aux Anglais, les auteurs français produisaient peu pour la jeunesse, du moins ceux qui prétendaient participer aux débats littéraires centraux.

42. On pourrait penser que Tchekhov faisait exception à cette règle. Or il fut traduit d'abord et principalement pour ses récits et nouvelles, et présenté avant tout comme un successeur de Tourgueniev. C'est la même chose pour Oscar Wilde, dont le nombre relativement important de traductions simultanées est dû au *Portrait de Dorian Gray*, aux *Contes* et aux textes de critique littéraire (les *Intentions*, principalement).

modestes. Ils prenaient la succession, pour très peu de temps, du – relatif – succès d'Ibsen dans la décennie précédente. Dans la continuité de ce que démontre Franco Moretti pour le début du XIX^e siècle, mais de manière croissante, le roman, ou plus largement les diverses formes du récit de fiction, représentait la grande majorité de la littérature importée, tendant à assécher en traduction les autres formes d'expression littéraire.

Tableau 3. *Les auteurs multiédités selon la Bibliographie de la France entre 1900 et 1925*

<i>Auteur</i>	<i>Nombre d'éditions</i>	<i>Auteur</i>	<i>Nombre d'éditions</i>
Dickens	51	Castro Osorio	3
Tolstoi	49	Poe	3
Mayne-Reid	33	Stevenson	3
Conan Doyle	23	Tourgueniev	3
Shakespeare	21	Zangwill	3
Sienkiewicz	17	Pouchkine	3
Schmid	14	Wagner	3
Wells	12	Beecher Stowe	3
Gorki	11	Edgeworth	3
Wilde	11	Hope	3
Dostoievski	10	Merejkowski	3
Hardy	10	Salgari	3
Tchekhov	10	Tennyson	3
Scott	9	Cummins	3
May	9	Joergensen	3
Dante	6	Nietzsche	3
Tagore	6	Poe	3
Cooper	5	Stevenson	3
Blasco Ibanez	5	Tourgueniev	3
Barrett Browning	4	Zangwill	3
Roosevelt	4	Castro Osorio	3
Shaw	4	Pouchkine	3
Sidoratzki	4	Twain	3
Björnson	4		

Note : Il faut rappeler que les statistiques sont lacunaires pour les années 1902, 1903, 1907, 1908, 1910, 1911. De plus, les années de guerre comptèrent très peu de traductions, donc très peu d'auteurs multiédités dans l'année.

Il existe toutefois une nette différence entre ces deux époques et les listes d'auteurs correspondantes. Les résultats du second classement sont beaucoup moins concentrés. Les sommets ont été nettement écrétés, et les dix années partiellement lacunaires ne suffisent pas à l'expliquer. Entre 1900 et 1914, les auteurs les plus représentés ici atteignaient une moyenne

de 3 pour Tolstoi, 2 pour Mayne-Reid et 1,5 pour Conan Doyle, moins de 1 pour les autres, quand les quatre auteurs les plus représentés de la première époque en étaient à 9 par an pour Cooper et Mayne-Reid, 6,6 pour Dickens, 6 pour Scott et 3,5 pour Tolstoi. Quelques auteurs classiques se maintenaient correctement, comme Shakespeare et Goethe. Les *best sellers* populaires ou pour la jeunesse continuaient à tenir la tête des tirages, mais à un niveau nettement moindre, surtout pour les deux plus anciens, en train de passer de mode – Conan Doyle, le nouvel auteur à suspense, faisant figure de remplaçant potentiel.

Mais surtout apparaissent, parmi les auteurs les plus traduits entre 1900 et 1925, un ensemble de noms autour de dix occurrences, un niveau faible mais non négligeable : Dostoïevski, Gorki, Hardy, Kipling, Sienkiewicz, Stevenson, Tchekhov, Wells et Wilde, avec à leur tête Tolstoi, le seul d'entre eux à connaître un vrai succès d'édition d'après cette source. Il s'agit là d'auteurs d'un autre type que leurs homologues de la période précédente : à l'exception de Herbert George Wells, rétrospectivement le plus contesté, la mémoire littéraire les a consacrés comme des novateurs en matière d'esthétique romanesque, théâtrale ou poétique, et ils ne furent pas dans leur pays des auteurs consensuels, du moins pendant une large part de leur vie d'artiste⁴³. Aussi, dans presque tous les cas, leur succès relatif fut-il très ponctuel et lié à une flambée d'intérêt incapable de susciter une domination à long terme sur le marché du livre français. Les auteurs importés étaient plus liés aux valeurs spécifiques du champ littéraire, leur poids esthétique et idéologique était plus marqué : ils peinèrent donc à s'imposer de façon routinière, comme un fonds de roulement pour les libraires et les éditeurs.

43. Dostoïevski, Tolstoi et Gorki furent, à des titres et selon des modalités divers, des auteurs politiquement et esthétiquement contestés, soumis pour certains de leurs textes ou de leurs attitudes à la censure du pouvoir tsariste ; Thomas Hardy fut, notamment pour *Jude the Obscure*, l'objet d'attaques d'une rare violence, qui le poussèrent à abandonner à la fin de sa vie l'écriture romanesque ; Tchekhov, dès les années 1890, fut un militant de la réforme sociale très actif, qui se rapprocha par ailleurs du Théâtre d'art de Stanislawski dès la fin de la décennie, adoptant une posture d'avant-gardisme contestataire ; Sienkiewicz était un patriote polonais qui contestait par sa littérature l'ordre russe imposé à sa nation, mais aussi un militant du catholicisme ; Stevenson avait fui l'impérialisme britannique pour s'installer dans les Îles Samoa, en territoire allemand, mais surtout près des populations océaniques qu'il aimait et espérait défendre contre les conquérants européens ; on sait de quelle ignominie Oscar Wilde fut la victime en 1895, et comment il résolut de s'exiler après ses années de bagne ; Wells se présentait explicitement comme un idéologue du progrès et du socialisme scientifique à venir, se situant ainsi dans l'orbite du parti travailliste. Moins avant-gardiste du point de vue esthétique, Kipling fut l'écrivain le plus politique de Grande-Bretagne à partir de la guerre des Boers ; il figura parmi les dénonciateurs les plus féroces du nouveau libéralisme de Lloyd George et Asquith, signant à la une de grands journaux des poèmes-charges contre ce qu'il jugeait être le suicide de la vraie Angleterre.

C'est encore plus net quand on observe le rapport entre les auteurs à succès et la « piétaille » de l'importation : la part des auteurs multiédités dans l'ensemble des traductions recensées dans la rubrique de la *Bibliographie de la France* atteignait en effet son étiage, entre 20 et 30 %. Le mouvement de diversification et d'éparpillement de l'importation continuait à s'affirmer, accentuant, pour les contemporains, l'impression d'un pullulement de nouveaux noms et la difficulté à classer simplement et efficacement les auteurs traduits. Une forme de déstabilisation dont usèrent abondamment, de manière réfléchie, les avant-gardes littéraires des années 1890 et 1900, celles du symbolisme, du modernisme et du néoclassicisme.

*

Pour comprendre le prurit xénophobe qui saisit une part considérable des autorités du champ littéraire français autour de 1900, on pourrait s'en tenir à l'analyse selon laquelle, dans ce domaine comme dans celui des situations migratoires en général, il est impossible d'établir une corrélation entre la rhétorique des xénophobes et la présence réelle des populations étrangères dans l'espace national – et en déduire qu'il s'agissait d'un pur artefact politique. Je pense toutefois que ce type de lecture serait insuffisant. Il ne s'agit pas ici de minorer l'importance dans la construction des nationalismes et des protectionnismes de la manipulation symbolique de l'attirail xénophobe par des virtuoses de la dénonciation et du pamphlet. Mais, pour parvenir à s'incruster dans l'ordre social et à constituer une représentation du monde pérenne et crédible pour une part significative des acteurs, il faut aussi que ces discours embrayent sur des formes d'expérience sociale et de changements structurels auxquels ils peuvent prétendre donner forme.

En termes méthodologiques, je ne crois pas tenable une histoire des nationalismes et des protectionnismes qui s'en tiendrait à une analyse des productions discursives des nationalistes : même en fait d'histoire de l'activité littéraire, il peut être heuristiquement précieux de reconstituer des séries de données quantitatives qui nous fassent sortir des explications culturalistes et replacent les discours politiques et esthétiques dans leur contexte matériel, économique, éditorial et social, et pas seulement dans l'espace des possibles discursifs qui semble rétrospectivement les entourer, à partir d'un corpus limité de textes et de discours consacrés par la mémoire ou la tradition savante.

Une statistique globale de la traduction en France entre 1880 et 1914 permet, en utilisant plusieurs entrées et plusieurs types de focale, de cerner certain des effets produits par l'importation littéraire dans un champ littéraire soumis à une forte pression nationalisante. On sort ainsi des discours convenus sur le monde cosmopolite d'avant 1914 que la Grande Guerre

aurait balayé, ou sur la Belle Époque comme époque d'internationalisme intellectuel où Paris aurait été le carrefour des littératures et des littérateurs du monde entier. Le champ littéraire français d'avant 1914 était extrêmement fermé, étonnamment protectionniste, et c'était précisément une part de la stratégie des nationalistes que d'affirmer qu'il fallait en finir avec son hospitalité proverbiale aux œuvres de l'étranger. Pour autant, le peu d'importations qui parvenaient à s'y faire une place, sous la forme notamment de traductions, pouvaient tout de même produire des effets déstabilisateurs sur les hiérarchies installées et la géopolitique mentale des acteurs. La forme de connaissance que produisent ces comptages et ces élaborations statistiques peut certes recouper certaines enquêtes monographiques et certaines lectures qualitatives fondées sur le commentaire des productions discursives, mais elle peut aussi en infirmer d'autres⁴⁴, et de manière radicale.

Franco Moretti a fait scandale au début des années 2000 dans un article de la *New Left Review* en faisant l'apologie de la seconde main, du traitement sériel des textes fictionnels et poétiques et de la « lecture de loin » des œuvres littéraires, même les plus consacrées⁴⁵ : constatant que la grande majorité de ses collègues, même les plus érudits et les plus curieux, même ceux à qui des compétences linguistiques très larges ouvrent plusieurs littératures, ne traitent jamais, à cause de leur souci du canon, des grandes œuvres et de la lecture intensive, que de 0,001 % de la production littéraire réelle à un moment donné, et donc d'une fraction encore bien plus négligeable de la littérature mondiale, tout en prétendant parler de « la » littérature, et même parfois de la littérature d'un point de vue mondial, il appelait à un élargissement spectaculaire de la focale dans les études littéraires, et plus largement en histoire culturelle. Gageons que ce programme conviendrait aussi parfaitement à une histoire de la nationalisation culturelle et à son pendant logique, l'histoire de l'espace culturel international⁴⁶. Nous n'avons pas fini de compter des livres.

44. La présentation de Paris en capitale littéraire mondiale *du fait de son ouverture aux littératures étrangères* par P. CASANOVA, 1999 n'est par exemple pas tenable, quand on la confronte aux résultats de cette enquête.

45. MORETTI, F., 2000b.

46. C'est l'un des programmes de recherche que s'est donné l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (CNRS et École normale supérieure) pour les années à venir.

Bibliographie

- BERGER, Susan, *Notre première mondialisation*, Paris, La République des idées, 2004.
- BORDEAUX, Henry, « L'invasion étrangère dans la littérature française », *Le Correspondant*, 25 décembre 1901, p. 1144-1163.
- BOUTCHIK, Vladimir, *Bibliographie des oeuvres littéraires russes traduites en français*, Paris, G. Orobitz, 1935.
- BOTREL, Jean-François, « La librairie espagnole en France au XIX^e siècle », in Jean-Yves MOLLIÉ (dir.), *Le commerce de la librairie en France au XIX^e siècle, 1789-1914*, Paris, IMEC-Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 287-297.
- CARBONELL, Charles-Olivier, *Histoire et historiens : une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885*, Toulouse, Privat, 1976.
- CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Le Seuil, 1999.
- CHARLE, Christophe, « Champs littéraires français et importations étrangères : de la vogue du roman russe à l'émergence d'un nationalisme littéraire (1886-1902) », in Michel ESPAGNE & Michael WERNER (éd.), *Philologiques III*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1994.
- CHARLES, Jean Ernest, *La littérature française d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1902.
- DE CONIHOUT, Isabelle, « La conjoncture de l'édition », in *Histoire de l'édition française*, tome IV, Paris, Promodis, 1986, p. 74-89.
- , « Police de la librairie et mesure du livre au XIX^e siècle : le dépôt légal, la Bibliographie de la France et la bibliométrie », in Alain VAILLANT (éd.), *Mesure(s) du livre*, Paris, Bibliothèque nationale, 1992, p. 23-39.
- EPTING, Karl & BIHL, Liselotte, *Bibliographie französischer Übersetzungen aus dem Deutschen : 1487-1944*, Tübingen, M. Niemeyer, 1987.
- ESCARPIT, Robert, CAIN, Julien & MARTIN, Henri-Jean, *Le livre français*, Paris, Imprimerie nationale, 1972.
- ESPAGNE, Michel & WERNER, Michael, « La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914) », *Annales esc*, 4, juillet-août 1987, p. 969-992.
- ESPAGNE, Michel, *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 2004.
- HERMETET, Anne-Rachel, « 'Qui nous délivrera d'Ibsen et de Tolstoi !' : théâtre et latinité autour de 1900 », *Ateliers*, Cahiers de la maison de la recherche de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille III, 1998, p. 51-58.
- HORN Monval, Madeleine, *Répertoire bibliographique des traductions et adaptations françaises du théâtre étranger*, Paris, CNRS, 1960-1967.
- KOSKO, Maria, *Un best-seller 1900 : Quo Vadis ?*, Paris, José Corti, 1960.
- LAMBERT, José, d'HULST, Lieven & VAN BRAGT, Katrin, "Translated Literature in France, 1800-1850", in Theo HERMANS (ed.), *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*, New York, Saint Martin's Press, 1985, p. 149-163.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel, SMEDLEY-WEILL, Annette & ZYSBERG, André, « La réception des langues étrangères en France », *Histoire & Mesure*, XVII-1/2, 2002, p. 3-46.
- LORENZ, Otto, *Catalogue général de la librairie française*, Paris, O. Lorenz, E. Cham-

- pion, D. Jordell, 1867-1945.
- LOUANDRE, Charles, « Statistique littéraire de la production intellectuelle depuis 15 ans », *Revue des Deux Mondes*, 1847, p. 670-703.
- MILO, Daniel S., « La rencontre, insolite mais édifiante, du quantitatif et du culturel », *Histoire & Mesure*, II-2, 1987, p. 7-38.
- MOLLIER, Jean-Yves, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.
- MORETTI, Franco, *Atlas du roman européen*, Paris, Le Seuil, 2000(a).
- , « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, 1, janvier-février 2000(b), <http://www.newleftreview.org/A2094>
- , *Les Neveux de Zarathoustra. La réception de Nietzsche en France*, Paris, Le Seuil, 1995.
- PINTO, Louis, « (Re)traductions. Phénoménologie et 'philosophie allemande' dans les années 1930 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1, 2002, p. 21-33.
- PROCHASSON, Christophe, *Les Années électriques (1880-1910)*, Paris, La Découverte, 1991.
- RAMEAU, Jean, « Le nationalisme littéraire », *Le Gaulois*, 1^{er} mars 1901, p. 1.
- SAPIRO, Gisèle (dir.), Translatio. *Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS éditions, 2008.
- SECKEL, Roger Josué, « Bibliométrie, bibliographies, classifications », in Alain VAILLANT (éd.), *Mesure(s) du livre*, Paris, Bibliothèque nationale, 1992, p. 41-56.
- WILFERT-PORTAL, Blaise, Paris, *la France et le reste... Importations littéraires et nationalisme intellectuel en France, 1885-1930*, thèse de doctorat d'histoire contemporaine, dir. Christophe Charle, Paris I, 2003.
- , « Henrik Ibsen, auteur international ? » in Michel ESPAGNE (dir.), *Le prisme du Nord, Pays du Nord, France Allemagne, 1750-1920*, Tusson, Du Lérot, 2006, p. 217-257.
- , « Des bâtisseurs de frontières. Traduction et nationalisme culturel en France, 1880-1930 », in Christine LOMBEZ & Rotraud von KULESSA, (dir.), *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, L'Harmattan, 2007(a), p. 231-253.
- , "Literary Import into France and Britain around 1900: A Comparative Study", in Christophe CHARLE, Jay WINTER & Julien VINCENT (eds.), *Anglo-French Attitudes : Comparisons and Transfers between English and French Intellectuals since the Eighteenth Century*, Manchester, Manchester University Press, 2007(b), p. 173-192.
- WILFERT-PORTAL, Blaise & LOUÉ, Thomas, « D'Annunzio à l'usage des Français. La traduction comme censure informelle (fin du XIX^e siècle) », *Ethnologie française*, 2, 2006, p. 101-110.

